

Dans le monde on avait admiré d'abord, et critiqué ensuite l'intimité établie entre Sara et moi, comme étant un peu exagérée, pour ne pas dire suspecte. Assurément on était à cent lieues de la vérité.

...Fauts de la connaître, on faisait des commentaires de toutes sortes, et enfin quelques charitables commères, comme il s'en trouve toujours, crurent devoir en prévenir madame P... au nom de la morale outragée par notre conduite journalière en face de nos élèves. Moi surtout, j'étais gravement *inculpée*. On me faisait un crime d'embrasser trop souvent mademoiselle Sara.

Nous remarquâmes, en effet, que nous étions l'objet d'un sérieux examen de la part des enfants, parmi lesquelles il s'en trouvait d'assez âgées.

Me voyaient-elles me pencher sur mon amie et la presser dans mes bras, elles détournaient la tête avec embarras, comme si elles eussent craint de nous voir rougir. Les pensionnaires, surtout, qui assistaient à notre lever, à notre coucher, manifestèrent plus d'une fois leur étonnement de certains petits détails dont elles étaient frappées sans doute. Elles en causèrent évidemment. De là venaient les bruits répandus dans le public. Madame P..., qui craignait par-dessus tout pour sa maison, en fut sérieusement affectée.

N'osant pas m'en parler, elle appela sa fille. Sara, lui dit-elle, j'ai à te prier d'être à l'avenir plus réservée dans tes rapports avec mademoiselle Camille. Vous vous aimez beaucoup, j'en suis, pour ma part, très-heureuse ; mais il est des convenances que, même entre *jeunes filles*, on est tenu d'observer. Ce commencement d'attaque nous fit trembler pour l'avenir. Que serait-ce donc quand la vérité serait connue!!!

Nous n'en continuâmes pas moins à partager le même lit!!! Cela n'était pas entré dans les recommandations de

madame P... qui l'ignorait. Et d'ailleurs elle n'en était pas à nous soupçonner. L'excellente femme était trop sincèrement vertueuse, et sa confiance en nous était trop aveugle pour arrêter sa pensée à de pareilles idées. Plus clairvoyantes qu'elle, ses deux filles aînées, mariées toutes deux, n'étaient pas, je crois, aussi indulgentes à notre égard. Jamais pourtant un mot de leur part ne vint m'accuser ; leurs rapports avec moi étaient toujours d'une affectueuse politesse. Mais néanmoins je crus voir que leur curiosité était en éveil.

De temps à autre avaient lieu chez madame P... des réunions de famille, auxquelles j'étais invariablement *invitée*. Mes enfants, nous disait madame P..., les pensionnaires dîneront ce soir un peu plus tôt, quant à vous, vous mangerez en haut.

Si j'avais refusé, Sara en eût fait autant : on le savait bien. Ces réunions se composaient exclusivement des sœurs de mon amie, de leurs maris. Ces derniers aimaient beaucoup Sara, tandis qu'au contraire ils semblaient mal à l'aise avec moi. Comment expliquer cela ?... Ce malaise était à peine *perceptible* ; il fallait être *moi* pour le deviner ! C'étaient toujours de leur part des politesses sans fin, des allusions perpétuelles au mariage de leur jeune belle-sœur. Celle-ci acceptait tout avec une gaieté apparente dont moi *seule* avais le secret !...